Peter TRAWNY, Heidegger, une introduction critique

Traduit de l'allemand par Marc de Launay, Paris, Éditions du Seuil, coll.
« La librairie du xxie siècle », 2017, 224 p.

Alain David

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45257>
DOI : 10.4000/assr.45257
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018
Pagination : 382-383
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Alain David, « Peter TRAWNY, Heidegger, une introduction critique », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 17 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45257> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45257>

Ce document a été généré automatiquement le 17 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Peter TRAWNY, Heidegger, une introduction critique

Traduit de l'allemand par Marc de Launay, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du xxie siècle », 2017, 224 p.

Alain David

RÉFÉRENCE

Peter TRAWNY, Heidegger, une introduction critique. Traduit de l'allemand par Marc de Launay, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2017, 224 p.

- ¹ *Heidegger, une introduction critique* : ce livre est paru d'abord en allemand chez Klostermann, l'éditeur agréé de Heidegger, qui considère donc, comme Peter Trawny, lui-même éditeur des *Cahiers noirs*, qu'après ces derniers une « critique » de Heidegger a toute sa place dans l'horizon de l'œuvre. Or « critiquer », comme prend soin de le préciser l'auteur, consiste classiquement à faire des distinctions, mais « la question reste de savoir en fonction de quel critère ». Pour répondre, Trawny en appelle (p. 22) à Celan et à la « question de l'autre ». « Les plus grands problèmes de la philosophie de Heidegger résident là où elle abolit "l'autre", lorsqu'elle le sacrifie au récit de "l'histoire de l'être" ». Cette remarque (Trawny pense-t-il à la perspective lévinassienne de l'autrement qu'être ?) qui définit le champ de la « critique » reçoit dans le livre la signification du combat contre l'antisémitisme, lequel est donc le scandale qui rend aujourd'hui la référence à Heidegger peut-être impossible. Pourtant que faire de cet antisémitisme ? Trawny entend lui donner sa pleine signification, celle qu'il prend à l'intérieur de la pensée – ce qui, se défend-il, ne veut donc pas dire se borner à refuser l'antisémitisme vulgaire des nazis en consentant, comme avec la distinction scabreuse qu'avaient avant-guerre imaginée Maurras ou Thierry Maulnier entre un antisémitisme « de peau » et un antisémitisme « de raison » : ce dont l'accusent M. Cohen-Halimi et F. Cohen dans une brochure publiée en 2015 sous le titre *Le cas Trawny*. Ce dernier rejette l'accusation et revendique (p. 8) une « critique immanente » afin de mettre en évidence

dans l'œuvre l'impact de l'antisémitisme, alors qu'une critique externe ne peut que conduire à des positions et des oppositions stériles, ainsi qu'en attestent, s'il en fallait des exemples, des écrits comme ceux de Fédier et de von Herrmann d'un côté, ou d'Éric Faye de l'autre : selon Trawny, l'envers et l'endroit d'un même contresens.

- 2 Ceci posé, la question demeure néanmoins : que signifie l'antisémitisme de Heidegger, en quel sens contraint-il à relire l'œuvre ? La réponse tient en un mot, formulé par Trawny dès la parution des *Cahiers noirs*, « *seinsgeschichtlich* », historial, procédant donc du grand récit de l'histoire de l'être. Cette qualification implique qu'il ne faut pas nécessairement chercher l'antisémitisme dans ses manifestations patentes mais dans sa signification – « des configurations d'idées peuvent obéir à des mobiles antisémites [...] sans que jamais le judaïsme ne soit évoqué. Ce qui appelle une enquête attentive de ces configurations, ce à quoi seule parvient la critique immanente » (p. 11). Faudrait-il alors conclure que l'histoire de l'être en elle-même est antisémite ? Une autre remarque de la p. 11 empêche de le conclure cependant, mais du coup entraîne, à mon avis, une difficulté : « La question du sens de l'être n'est pas d'emblée antisémite parce qu'il y a de grandes différences entre ce qui est hébraïque et ce qui est grec ». Trawny renvoie ainsi Heidegger au « grec », à une ignorance, en elle-même grecque, de ce que Ricoeur avait par ailleurs appelé « le massif hébraïque » (au colloque « Heidegger et la question de Dieu » paru sous ce titre en 1980 chez Grasset : les travaux de Marlène Zarader – *La dette impensée*, Paris, 1990 – puis de Pascal David – *Essai sur Heidegger et le judaïsme*, Paris, 2015 – prolongeant à leur façon cette formulation). La conséquence serait pour Trawny, en tant qu'accomplissement de la critique immanente, une traduction de Heidegger en hébreu. Cet argument me laisse perplexe, il supposerait que l'antisémitisme fût de nature culturelle, le judaïsme lui-même étant « hébraïque ». Je remarquerai seulement ici que la leçon la plus constante de Levinas a été d'arracher aussi bien le judaïsme que la Grèce à l'idée d'une appartenance culturelle en en faisant deux expressions extrêmes de ce que signifiait pour lui la réduction. Ainsi, dans une impressionnante adresse à Heidegger (« Osons enfin poser des questions à propos de Heidegger »), il pouvait demander : « Les Écritures saintes, lues et commentées en Occident, ont-elles incliné l'écriture grecque des philosophes ou ne se sont-elles unies à elle que tératologiquement ? Philosophe est-ce déchiffrer dans un palimpseste une écriture enfouie ? » (*L'Humanisme de l'Autre Homme*). Voilà donc pour l'idée d'un judaïsme interne à la Grèce et à l'Occident, définissant ceux-ci mêmes, et non extérieur à eux. Quant à l'antisémitisme, la question qu'il représente est, dès le seuil du maître livre de Levinas, généralisée, devenant le nom commun de la question de l'Autre, et cela déjà dans la dédicace : « À la mémoire des êtres les plus proches parmi les six millions d'assassinés par les nationaux-socialistes, à côté des millions et des millions d'humains de toutes confessions et de toutes nations, victimes de la même haine de l'autre homme, du même antisémitisme. » (*Autrement qu'être*).
- 3 Laissant donc de côté l'hypothèse culturaliste à son impasse, je voudrais insister sur ce qui me semble être le geste constant de Trawny : situer l'antisémitisme dans l'horizon de la question de l'être – ainsi tout ce qui se rattache à la *Machenschaft*, à la machination, dans les *Cahiers noirs*, et plus tard à la technique. Pourtant, au terme de cette logique, ne faudrait-il pas convenir que, selon Heidegger lui-même, l'essence de la technique n'étant « rien de technique », l'essence de l'antisémitisme ne devrait à son tour n'être « rien d'antisémite » ; et suivre ce mouvement de la pensée, sur lequel Trawny insiste d'ailleurs longuement dans sa présentation (p. 117 sq.) qui conduit du

« *sein* » au « *Seyn* », de l'être à « l'estre ». Dès lors, s'agit-il encore de collationner les expressions expressément antisémites de Heidegger. Non que la question de l'antisémitisme cesserait d'être pertinente. Sa disparition ne serait en aucune façon sa non pertinence mais la modalité d'une question, informulable dans la langue de l'ontologie à laquelle renvoie l'antisémitisme, d'une façon comparable à la manière dont la question de l'être n'apparaît que dans l'occultation du *Seyn* et de l'*Ereignis*.

- 4 Dans une lettre à Levinas (citée dans *Du Sacré au Saint*, Paris, 1977, p. 49), Blanchot avait trouvé des mots pour signaler cette constance de l'antisémitisme dans son absence même. Ayant rompu avec ses amis gauchistes, et notant auprès de Levinas que ces « jeunes gens qui agissent dans la violence mais aussi la générosité » n'avaient pas en eux la moindre once d'antisémitisme, ne soupçonnant pas même ce que pouvait représenter le judaïsme, il concluait : « L'antisémitisme aurait donc désormais pour alliés ceux qui sont comme privés d'antisémitisme. N'est-ce pas un retournement étrange, et qui prouve que l'absence d'antisémitisme ne suffit nullement ». Ce « ne suffit nullement » ne dispense évidemment personne. D'autant moins qu'il arrive que l'antisémitisme totalement absent, hors propos, hors sujet même, ainsi par exemple dans l'œuvre d'Alain, surgisse de façon incongrue et violente à l'occasion, comme chez ce dernier, d'un soubresaut de l'histoire, ou de tout autre prétexte. Je pense ici particulièrement, dans le cadre d'un colloque organisé à Wuppertal en 2014 par Trawny et intitulé *Heidegger, die Juden noch einmal*, à une étrange conférence, que, participant moi-même au colloque, j'entendis avec incrédulité et consternation. L'éminente conférencière, qui réunissait pourtant en sa personne tous les gages d'honorabilité et de compétence, et la reconnaissance et estime universitaires, fit valoir que ce qu'on appelle « l'antisémitisme de Heidegger » renvoie en vérité à une légitime « critique des Juifs » ; que des témoins éminents s'étaient essayés, souvent à leurs risques et périls, à cette opération – ainsi Arendt ou Simone Weil, mais aussi Drumont, en tant que défenseur de la classe ouvrière ; que, du reste, dans les années 1930, les Juifs occupaient en Allemagne une position dominante, sans rapport avec leur nombre réel ; que l'admiration de Heidegger pour Hitler pouvait s'entendre, Hitler ayant été jusqu'en 1939 un pacifiste. Quant à la Shoah, ne faut-il pas aujourd'hui y reconnaître surtout le prétexte à un gigantesque show ? Face à cet argumentaire d'une conférence publiée sous l'autorité de Trawny, je ne puis qu'en appeler à l'une des premières recommandations de son livre : « Il est important de savoir identifier les masques sous lesquels se dissimulent antijudaïsme et antisémitisme » (p. 11).
- 5 Débusqué donc dans sa non présence même, dans le « rien d'antisémite », l'antisémitisme apparaît, dans le livre de Trawny, parfois de façon nette, parfois en traits estompés jusqu'à l'indistinction (et alors la tentation est récurrente de lui chercher la contrepartie de repères plus tangibles, ceux liés à des enracinements culturels, à faire appel à l'histoire du judaïsme parfois convoquée de manière discutable – quitte à revendiquer l'influence, à mon avis invraisemblable, de cette infâmie que sont *Les protocoles des sages de Sion*). De ce fait, le livre de Trawny superpose l'anecdote à la nécessité tout au long d'une lecture suivie effectuée par l'exceptionnel connaisseur des textes qu'il est. Mais peu importe, l'enjeu est bien là, et le parcours, déroutant parfois dans ses hésitations, donne la mesure de la difficulté d'une critique immanente de Heidegger. Telle qu'elle est cette critique effectuée au prix de l'introduction non pas du « nazisme dans la philosophie » (E. Faye), mais de l'antisémitisme, ou plutôt de ce que l'antisémitisme porte comme question, innommée et innommable, au cœur de la philosophie, selon ce que cette dernière peut dire et ne pas dire, est la condition pour

continuer à lire, cela de façon renouvelée et « critique », ce qui est, ne serait-ce que par l'immense influence qu'exerce (Trawny y insiste encore dans son dernier chapitre), l'une des plus importantes pensées de notre temps.